

## La chapelle pourpre

Isabelle Plante

---

Number 58, Spring 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5936ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Plante, I. (2001). La chapelle pourpre. *Brèves littéraires*, (58), 81–86.

## ISABELLE PLANTE

### *La chapelle pourpre*

C'est son anniversaire aujourd'hui. Je célèbre en grande pompe, dans le sillon des festivités entourant l'arrivée de la nouvelle année, la mort de cet imbécile qui devrait me remercier de l'avoir fait basculer dans le vide en un grand plongeon libérateur. Depuis un mois, ces idiots de policiers tournent en rond comme des chiens fous courent après leur queue. Je n'aurais jamais pensé qu'il fût si aisé de supprimer, incognito, un individu nuisible : l'occasion se présente, un effet de surprise totale, une poussée d'adrénaline, et hop !, un coup de pouce vers l'éternité.

En fait, c'est tout le collège qui devrait me baiser les pieds pour l'avoir débarrassé de cet emmerdeur d'abbé, ce lèche-cul qui a décroché le poste de directeur pédagogique en usant ses genoux sur les lames immaculées du parquet du Séminaire. Ces lattes consciencieusement astiquées, cirées et recirées *ad nauseam* par une ruche de vieilles religieuses effritées, aux yeux las et aux mains calleuses, aucune plainte ne glissant jamais de leurs lèvres blêmes, infatigable colonie d'asservies qui s'incruste à chaque jour davantage dans le moule tricentenaire de l'esclavage ecclésiastique, servantes de Dieu mais surtout, servantes des prêtres. Amen.

Réflexion faite, certains devraient même m'ériger une statue. Robert Lavallée en serait. Quel soulagement pour ce pauvre Robert qui doit décidément mieux respirer depuis que son ancien collègue mange les pissenlits par la racine ! Je savais Robert terrorisé par la menace de feu l'abbé Plamondon — que Lucifer ait son âme — de tout dévoiler à sa tendre moitié des dessous (je deviens de plus en plus spirituel ; serait-ce l'influence de ce cher collègue ?) du scandale le liant à Marc Simard. Plamondon avait vite fait de réprimer la liaison entre Robert et Marc, relation dont il fut, croyait-il à tort, l'unique témoin privilégié grâce au hasard d'un traître reflet illuminant soudain l'alcôve des caves voûtées du Séminaire un soir d'orage violent et, du même coup, les deux amants étroitement enlacés qui s'y croyaient à l'abri. Je l'imagine, ce rebut, vriller de ses insensibles globes sillonnés de rigoles sanglantes un Robert dévasté, subissant sans broncher le ramassis de sermons à la con de ce frustré sacerdotal. Je devine aisément le monologue nasillard de cette pourriture :

« Vous êtes un professeur émérite, Robert. Le Séminaire a besoin de vous. Cependant, vous êtes allé trop loin. Je suis convaincu que Diane n'apprécierait pas votre moment d'égarement avec un jeune homme de seize ans, étudiant ici de surcroît ! Quant à vos collègues et étudiants, j'estime que leur forte réaction pourrait vous coûter votre poste. Vous me décevez profondément, Robert. Malgré tout le dégoût que votre incompréhensible conduite m'inspire, je serai magnanime et je vous accorde une seconde chance. Bien qu'il faille pardonner au pécheur, sachez que je ne suis pas le Christ et que je n'ai pas l'intention de

vous accorder une seconde absolution. Que ce malencontreux incident soit le dernier ; il n'en tient qu'à vous ! »

Suite à ce « malencontreux incident », l'insatiable soif de destruction du despote se concentra sur Marc Simard à qui il « suggéra » qu'un autre collègue serait probablement une option à envisager :

« À moins que vous ne soyez disposé à annoncer à vos parents votre orientation sexuelle, ce qui, vous le savez aussi bien que moi, aurait l'heur de les indisposer au plus haut point, vos choix s'avèrent restreints. Votre comportement, loin de s'améliorer, monsieur Simard, atteint avec ce dernier regrettable faux pas l'ultime limite de ma proverbiale patience. Vous me communiquerez votre décision demain matin. »

Je n'ai pas revu Marc Simard. Il ne saura jamais à quel point je l'aimais ; ma damnée timidité m'a toujours paralysé. Son côté rebelle me fascinait, moi qui n'avais osé qu'une fugue de quelques heures à l'âge de quatorze ans. Contrairement à Marc, je n'ai jamais eu le courage d'afficher ouvertement mes préférences sexuelles, choisissant de laisser planer sur mon nom une aura de sportif solitaire, réservé et discret, qui décourageait les mauvaises langues. Que j'ai envié sa bravade : une liaison secrète avec un homme marié ! Chaque fois que mon horaire me le permettait, je les suivais, Robert et lui, prudemment dissimulé et à bonne distance. J'épiais leurs regards échangés, leurs sourires complices, les mots tendres que leurs lèvres mimaient et, étrangement, je me sentais partie intégrante de ce couple insolite, faisant mienne

leur muette ferveur, puisant une joie sans fin dans cette relation par procuration. À la folle hardiesse de leur liaison, je répondais par une contemplation presque mystique. Pour la première fois, depuis ce qui me paraissait l'éternité, je sentais mon cœur en glaciation permanente se réchauffer : des pans entiers de glace se détachaient avec fracas et libéraient des forces vives trop longtemps refrénées, me tirant enfin d'un épuisant sommeil.

Je ne dirai pas à Marc que c'est à lui que j'ai pensé lorsque le visage incrédule et rosacé de Plamondon a aperçu le mien, triomphant, qui observait son vol plané. Oui, il avait vraiment l'allure d'une énorme pivoine rose soumise à la gravité.

« Faisons un peu de latin. Déclinez le mot rose, je vous prie.

— *Rosa, rosa, rosam, rosæ, rosæ, rosa. Rosae, rosæ, rosas, rosarum, rosis, rosis.* »

Une chose est certaine : Plamondon n'avait pas sa place dans cette magnifique chapelle. Cet auguste lieu invite au recueillement et à la réflexion ; sa présence en souillait la pureté. Assis en retrait dans un coin sombre du jubé, immergé dans le silence apaisant de la chapelle, les mains gantées pour les protéger du froid humide de décembre, j'étais plongé dans le tendre souvenir de Marc lorsque j'aperçus l'abbé se glisser dans la chapelle par la porte des prêtres. Fidèle à moi-même, je me suis tu alors que ma voix intérieure, la seule véritable, lui hurlait en silence de partir. Il se produisit alors un fait surprenant : ma jambe droite prit la relève de mes lèvres closes et se mit à tressau-

ter incontrôlablement, faisant résonner dans l'enceinte sacrée le martèlement du talon de ma botte qui heurtait le sol de bois. Puis, aussi subitement qu'elle s'était mise à danser toute seule, ma jambe s'immobilisa et le calme envahit de nouveau la chapelle. Toujours incapable de desserrer les dents, je laissai l'écho répondre aux « Il y a quelqu'un ? Qui est là ? Répondez ! » D'où son corps massif se tenait, près de la sacristie, il ne pouvait pas me voir. J'entendis son pas impatient gravir les marches de l'étroit escalier menant au jubé. Le souffle court et maugréant d'inintelligibles sermons, il se dirigea vers l'extrémité du jubé. Au moment précis où il se retournait lentement, un déclic se fit entendre dans ma cervelle bouillonnante : je bondis de la pénombre, mes forces décuplées par une soudaine et foudroyante colère qui me rendait invincible et me transformait en baliste. J'étais plutôt fier de ce courage tout neuf que je me découvrais. Le bruit sourd du corps de l'abbé tant honni s'écrasant plus bas, près des bancs, se fit entendre. *Cessez d'applaudir, je vous en prie ! Malheureusement, il n'y aura pas de rappel.*

Je l'avoue : je retire une immense satisfaction d'avoir catapulté ce parasite. Mais c'est lors du spectacle ahurissant du respecté corps de police que la véritable jouissance m'a envahi. Le cirque a débuté peu de temps après que la responsable du dépoussiérage hebdomadaire de Monseigneur de Laval, Soeur Rachel, la religieuse la plus ridée mais la plus sympathique que je connaisse, eut découvert tôt le lendemain matin le cadavre de Plamondon, ô scandale !, enroulé dans les trois nappes de chanvre de l'autel

de la chapelle extérieure — transformées en drap mortuaire pourpré pour l'occasion — et abandonné sur le majestueux tombeau blanc au socle de marbre noir de Monseigneur de Laval. Contre toute attente, une pensée chrétienne avait traversé mon esprit ce jour-là et, voulant bien faire, je me dis que ce cher abbé Plamondon se sentirait sûrement moins seul dans l'Au-delà s'il partageait le sépulcre d'un ancêtre aussi éminent. Un coup d'œil aux imposantes verrières circulaires, aux murs dorés par le doux chatolement des lumières de la voûte, à la couronne de fleurs quotidiennement renouvelée au pied de l'illustre tombeau, puis au couple allongé dans ce sanctuaire, acheva de satisfaire mon sens du devoir accompli.

En y réfléchissant bien, Plamondon a eu droit à une mort parfaite. Une mort à son image : propre, sans bavure, immédiate et catégorique. Un beau cas pour l'inspecteur Poirot. Malheureusement, l'enquêteur-chef Michaud n'a rien en commun avec l'inspecteur Poirot. Je l'ai pris en pitié et je lui ai posté aujourd'hui une lettre anonyme lui suggérant, à mots couverts, un certain nombre de pistes. Il faut savoir faire durer le plaisir.